naire ses *Nouveaux documents sur quelques points de l'histoire du cheval depuis les temps paléontologiques*, enfin et surtout il résumait vingt longues années de labeurs dans ce volumineux ouvrage de 776 pages que connaissent et pratiquent tous les hippologues et qui est intitulé: *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques* (1883).

L'érudition particulière de Piétrement était vraiment exceptionnelle et ses écrits spéciaux demeureront pendant longtemps classiques.

L'inhumation de notre regretté collègue ayant eu lieu dans la plus stricte intimité, votre Président n'a pu comme il l'eût désiré, rendre un public hommage à sa mémoire. Mais votre bureau s'est fait votre interprète auprès de sa veuve en lui adressant l'expression des plus vifs regrets et des plus respectueuses sympathies.

M. le Président annonce, en outre, la mort de M. Jan.-Nep. WOLDRICH, docteur en philosophie, professeur de géologie et de paléontologie et ancien doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université Charles-Ferdinand de Prague, membre d'un grand nombre de sociétés d'Anthropologie et notamment de celle de Paris dont il avait été nommé associé étranger dès 1878. M. Woldrich a succombé le 3 janvier dernier à l'âge de 72 ans et le Sénat de l'Uuniversité fait part officiellement de cette perte à notre Compagnie.

LES FOUILLES RÉCENTES DANS LES CYCLADES ET EN CRÈTE

PAR M. RENÉ DUSSAUD.

(*Communication à la Société d'Anthropologie le 15 février 1906.*)

J'ai visité en Crète, au printemps 1905, le site de Cnosse rendu célèbre par les découvertes de M. Arthur Evans et de ses collaborateurs (Mackensie, Hogarth, etc.), membres de l'Ecole anglaise d'Athènes, les sites de Phaestos et de Haghia Triada fouillés avec un égal succès par la mission italienne dirigée par M. Halbherr avec la collaboration de MM. Pernier, Savignoni et Paribeni. J'ai étudié les objets conservés au musée de Candie et confiés aux soins éclairés de MM. Hadzidakis et Xanthoudidis. Les vases en métal, pierre ou terre cuite, les sculptures, faïences, fresques, bijoux, armes, sarcophages, tablettes inscrites, cachets ou empreintes, etc..., de l'époque préhellénique, réunis dans ce musée incomparable, proviennent des fouilles de Cnosse (Evans), Phaestos et Haghia Triada (Halbherr), Gournia (miss Boyd), Zakro (Hogarth), Praesos et Palaekastro (Bosanquet), Haghios Onouphrios (Evans), Koumasa, Axos, Artsa et Mouliana (Xanthoudidis), de la grotte du Dicté près Psykro (Hogarth), de l'antre de l'Ida (Syllogue de Candie, publication par Halbher et Orsi), de la grotte de Kamarès sur le versant sud de l'Ida, etc... On trouvera ces noms de lieux sur la carte que nous avons dressée (*Fig. 1*).

Je n'ai pas l'intention dans cette note de revenir sur l'exposé des

fouilles [1], ni sur la description détaillée des monuments. Il me suffira d'en faire passer quelques-uns devant vous [1] au cours d'un rapide exposé chronologique et de dégager ensuite les grands faits qui, dès maintenant, s'imposent.

Fig. 1. — L'ILE DE CRÈTE. — *Sites :* 1, Antre de Zeus Idaios; 2, Grotte de Kamarès; 3, Haghios Onoufrios; 4, Haghia Triada; 5, Grotte du Dicté (Psykro); 6, Spinalonga; 7, Haghios Nicolaos, à distinguer d'une localité du même nom près Palaekostro; 8, Vasiliki; 9, Golfe de la Sude; 10, Milato; 11, Arkhanès.

Aux révélations fournies par la Crète avaient préludé les découvertes de Phylacopi dans l'île de Milo. Dues à l'Ecole anglaise d'Athènes, elles ont fourni, pour la première fois, une série complète des céramiques égéenne, minoenne et mycénienne, en un mot de tout l'âge du bronze dans les Cyclades. Trois villes superposées ont été reconnues sur le site de Phylacopi. La première a été édifiée vers la fin de l'époque énéolithique; la deuxième pendant le plein âge du bronze, c'est-à-dire à la belle époque crétoise ou minoenne; la troisième ville est d'époque mycénienne. Puis le site fut déserté et cessa d'être occupé [2].

Les Cyclades n'ont pas été habitées à l'époque néolithique ou, du moins, à cette époque, quelques familles suffisaient pour exploiter les gisements d'obsidienne dans l'île de Milo et pour approvisionner un commerce restreint. L'usage des couteaux en obsidienne s'est développé à l'époque énéolithique et s'est perpétué pendant tout l'âge du bronze.

A l'encontre de ce qui s'est produit pour les Cyclades, la Crète donna asile à l'homme dès l'époque néolithique. Le site de Cnosse a fourni une

---

[1] Cet exposé a été fait avec autorité par M. Salomon REINACH dans *l'Anthropologie*, particulièrement depuis 1902. Voir du même savant, *Apollo*, 4e leçon. M. Edmond POTTIER a traité de ces découvertes dans la *Revue de Paris* et la *Revue de l'art ancien et moderne* de 1902. Consulter également l'excellente étude de notre collègue, M. Edouard Fourdrignier, *Les étapes de la céramique dans l'antiquité*, dans nos *Bulletins et Mémoires*, 1905, p. 222-245.

[1] Une trentaine de projections ont permis de montrer les sites et les monuments les plus remarquables.

[2] Pour plus de détails, nous nous permettons de renvoyer à notre article sur *La civilisation préhellénique dans les Cyclades*, dans *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1906.

couche de débris néolithiques qui atteint jusqu'à 8 mètres par endroit. La céramique mal cuite, faite à la main, est décorée de traits et de points incisés, parfois avec insertion de matière blanche (*Fig.* 2). Ce dernier

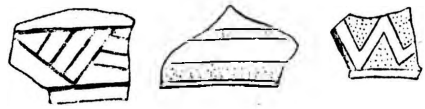

Fig. 2. — Céramique néolithique de Cnosse. Musée de Candie. Croquis de l'auteur.

détail se rencontre surtout dans le néolithique moyen. Parmi les objets découverts il faut signaler une statuette primitive féminine de type stéatopige avec dessin incisé (*Fig. 3*) et dans la pose assise des statuettes bien connues de Hagiar Kim à Malte [1].

Les Cyclades furent colonisées à l'époque énéolithique qui correspond au début de l'époque minoenne. Les tombes signalées à Paros, Oliaros, Amorgos, Milo, Siphnos sont du type connu par ailleurs : fosse peu profonde, revêtue de six dalles, le corps posé sur le côté et accroupi. Le mobilier très simple consiste en vases de marbre, pierre ou terre cuite grossière polie à la main et incisée de dessins géométriques. On y a joint des outils en obsidienne, des idoles depuis la forme dite en violon jusqu'à la statuette figurant une déesse aux bras croisés, rarement des armes de bronze. Ces tombes s'étendent pendant toute l'époque énéolithique jusqu'aux débuts de la céramique peinte, c'est-à dire jusque dans les premiers temps de l'âge du bronze. Les tombes de Syra, où les dalles posées de champ sont remplacées par de petits murs en pierres sèches posées en encorbellement, appartiennent à l'époque la plus récente.

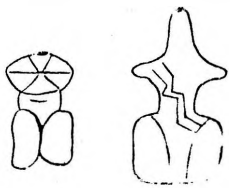

Fig. 3. — Statuettes trouvées dans la couche néolithique à Cnosse. Celle de gauche en marbre, celle de droite en terre cuite. Musée de Candie. Croquis de l'auteur.

On a découvert dans l'extrême est de la Crète, près de Palaekastro, à Haghios Nikolaos une grotte à inhumation qui remonte à l'époque énéolithique et à Roussolakkos un ossuaire un peu plus récent. En ces deux points on a pu étudier le type de l'ancienne race dite méditerranéenne. M. Duckworth a calculé que la taille moyenne des représentants de cette race était de 1 mètre 625 [2].

Avec l'âge du bronze proprement dit, nous trouvons en Crète et dans les Cyclades les premières constructions en pierre. Le bronze sert à fabriquer des poignards à lame courte et encore triangulaire. Le décor peint sur engobe apparaît en céramique, mais il reste géométrique. Un des résul-

---

[1] WELCH. — *Annual of the Bristish School*, VI, p. 83. — EVANS. — *Man*, 1901, p. 184 et s.

[2] *British School Annual*, IX, p. 350.

tats les plus importants des fouilles de Phylacopi est d'avoir montré que, bien avant le style mycénien, on avait pratiqué un décor géométrique peint qui transpose et complique le primitif décor incisé de l'âge énéolithique. La première ville de Phylacopi pendant laquelle apparaît le décor géométrique peint est de peu postérieure à la deuxième ville d'Hissarlik (Troie préhistorique).

M. Evans, dont nous suivrons la classification, divise les couches archéologiques du site de Cnosse faisant suite au néolithique, en trois grandes époques : Minoen ancien, Minoen moyen, Minoen récent. Chacune de ces époques est divisée en trois périodes marquées par les chiffres romains, I, II, III.

Le Minoen ancien I n'est autre que l'énéolithique. M. Evans le croit contemporain de la première dynastie égyptienne.

Le Minoen ancien II voit apparaître, dans les parties les plus anciennes du dépôt de Haghios Onoufrios, les sceaux en marbre, ivoire ou pierre tendre de forme conique ou cylindrique. Le décor, souvent spiraliforme, imite le décor des scarabées égyptiens très anciens.

Il faut classer à cette époque une des plus remarquables découvertes de la mission italienne à Haghia Triada : une tombe circulaire sous voûte dite en forme de *tholos* [1]. Son diamètre est d'environ neuf mètres et on y accédait par un court *dromos*. Hors de la tholos, mais en communication avec elle par le moyen du dromos, on a mis à jour un groupe de dix petits réduits. Tholos et réduits étaient remplis de squelettes littéralement entassés les uns sur les autres. Les ossements étant extrêmement friables, ce n'est qu'approximativement qu'on a compté deux cents squelettes dans la tholos et une cinquantaine dans les réduits. Ils appartenaient à des hommes, à des femmes et à des enfants. Fait à noter, l'usage de sarcophages en terre cuite a été constaté dès cette époque reculée. D'après M. Halbherr, ce serait à l'imitation des pratiques égyptiennes. Il est certain que les sarcophages en terre cuite sont inconnus à l'ancienne civilisation cycladique.

La trouvaille a fourni un grand nombre de coquillages déposés pour servir de nourriture aux défunts. La vaisselle (vases en marbre, stéatite, granit, terre cuite) et les armes de bronze (lames de poignards la plupart triangulaires) sont en partie semblables à celles des tombes primitives des Cyclades et d'Amorgos. La décoration des objets, particulièrement celle des cachets, évoque le décor en faveur sous l'ancien empire égyptien. Un lot important de cachets en ivoire, os, stéatite, pâte blanchâtre et terre cuite, confirme les conclusions tirées par M. Evans dans la trouvaille d'Haghios Onoufrios : les dessins sont imités des cachets en forme de

---

[1] Halbherr. — *Rapporto... sugli scavi eseguiti dalla Missione arch. italiana ad Haghio Triada et a Festo nell' anno 1904*, dans *Memoire del R. Instituto lombardo*, XXI, fasc. V, Milan, 1905.

boutons trouvés dans les dépôts égyptiens de la IVe dynastie et suivantes.

Parmi les statuettes en stéatite et alabastre, une série s'écarte du type des Cyclades pour se rapprocher des figurines trouvées dans la Haute Egypte et les tombes libyques; elles ont l'aspect de momies. On a trouvé peu d'or, quelques objets d'argent, des ornements de colliers en ivoire, stéatite, cristal de roche; enfin, une grande quantité de lames d'obsidienne. Mieux que toutes les découvertes faites jusqu'ici cet ensemble funéraire atteste l'influence de l'Egypte sur les débuts de la civilisation crétoise.

Au MINOEN ANCIEN III appartiennent les objets les plus récents du dépôt de Haghios Onoufrios. Les cachets sont le plus souvent triangulaires et en pierre tendre. On y relève des signes pictographiques d'un type primitif.

Le MINOEN MOYEN correspond au plein âge du bronze, à la deuxième ville de Phylacopi et à l'époque la plus brillante de la civilisation crétoise. Il est caractérisé par l'emploi de la polychromie en céramique. L'orange, le vermillon et le blanc sont posés sur un fond noirâtre; le décor est angulaire ou spiraliforme, souvent aussi emprunté au règne végétal. Ce sont les beaux vases aux formes et au décor extrêmement variés dits vases de Kamarès parce que les premiers exemplaires ont été découverts dans la grotte de ce nom sur le mont Ida. L'écriture pictographique de l'époque précédente prend dans le Minoen moyen une forme conventionnelle dite hiéroglyphique.

M. Evans caractérise le MINOEN MOYEN II par la construction des premiers palais de Cnosse et de Phaestos. Quelques objets égyptiens trouvés à ce niveau, ainsi que l'imitation par les artistes crétois de motifs égyptiens, établissent que le Minoen moyen II est contemporain de la XIIe dynastie égyptienne [1]. C'est la belle époque des vases de Kamarès faits d'une argile très fine prenant à la cuisson un ton jaune clair. Le décor est posé en divers bruns et rouges, aussi en blanc, sur le fond d'un noir plus ou moins franc. Parfois le jaune clair de l'argile cuite est réservé. Le céramiste ne craint pas de combiner le relief avec le décor polychrome dans un procédé à la barbotine. Les pièces les plus abondantes sont des gobelets à une anse. Il faut signaler les belles aiguières à trois anses et des vases à deux anses larges et peu profonds aux bords délicatement ondulés. La richesse et la variété de ce décor sont tout à fait remarquables. Le Minoen moyen II prend fin sur une catastrophe qui amène la ruine des premiers palais de Cnosse et de Phaestos.

Le MINOEN MOYEN III voit élever les seconds palais de Cnosse et de Phaestos (*Fig. 4*), ceux dont les ruines remaniées sont aujourd'hui dé

---

[1] On sait que le septième roi de la XIIe dynastie régnait vers 1876-1872 avant notre ère.

blayées[1]. La céramique polychrome se transforme : l'orange, le vermillon, le carmin tendent à disparaître et font place au décor blanc sur fond lilas ou mauve.

Fig. 4. — Couloir principal du palais de Phaestos.

Au second palais de Cnosse appartiennent les plus anciennes sculptures mises au jour par les fouilles de M. Evans; en particulier une série d'objets en faïence fabriqués dans le palais même et qui prennent rang parmi les œuvres d'art les plus remarquables découvertes en Crète. L'une d'elles est déjà célèbre sous le nom de « déesse aux serpents ». J'ai essayé ailleurs de démontrer qu'il n'était pas probable que ce fût une idole[1].

---

[1] Nous avons spécialement traité de l'architecture minoenne dans notre étude : *La Troie homérique et les récentes découvertes en Crète* dans *Revue de l'École d'Anth*, 1905, p. 37-55.

[1] *Questions mycéniennes* dans *Revue de l'Histoire des Religions*, I, p. 49 (1905, p. 27 du tirage à part). Dans Furtwaengler, *Aegina, Heiligtum des Aphaia*, Munich, 1906, p. 372, M. H. Thiersch a apporté un argument nouveau. Le bronze mycénien de Berlin (*ibidem*, fig. 296; Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, VI, fig. 349 et 350), femme faisant le geste d'adoration, est du type de la « déesse aux serpents ». En effet, trois

Notre figure 5 montre quelques produits des fouilles de Cnosse, la plupart à rapporter à cette époque. A gauche une tête de lionne en marbre sorte de vase ou rhyton à ajouter à la liste nombreuse des vases en forme de tête d'animaux. Au-dessous, des lampes en pierre. On remarquera le style égyptien de la plus haute. A droite de beaux vases en pierre et au-dessus un de ces coquillages à usage funéraire ou votif car si les uns sont naturels d'autres sont des imitations en pierre.

Les progrès faits dans la technique du bronze conduisent aux poignards à lame allongée qui annoncent les épées de l'époque suivante. Vers la fin du Minoen moyen III, une écriture linéaire apparaît à côté de l'écriture hiéroglyphique.

Le MINOEN RÉCENT I est illustré par les belles trouvailles de la mission italienne à Haghia Triada dans le voisinage de Phaestos. Trois vases en stéatite offrent des reliefs du plus haut intérêt. Le plus connu représente une procession de moissonneurs.

Quant aux deux autres, l'un sera décrit plus bas, l'autre est de forme conique, haut de 45 centimètres et décoré en quatre zones. La première, en commençant par le haut, figure des guerriers; les scènes sont séparées par des colonnes qui s'évasent vers le bas et portent des chapiteaux rectangulaires. Puis vient une course de taureau ou une chasse au taureau du type des gobelets de Vaphio (homme projeté en l'air). La troisième zone est décorée de guerriers dont la tête est couverte d'un casque aux gardes-joues rabattues; des colonnes séparent les scènes. La dernière zone offre également des scènes de pugilat, mais ici le casque est différent et laisse le visage à découvert.

Nous ne pouvons signaler, même rapidement, toutes les particularités de ce vase. Il en est deux cependant qu'il faut noter. D'abord la forme des colonnes qui confirme certaines fresques de Cnosse et montre qu'à côté du type à la base plus mince que le sommet, type en bois et dérivant du pieu, on utilisait la colonne, sans doute en pierre, s'évasant vers le bas. D'autre part, on sait quelles discussions ont suscité les casques mycéniens et homériques. Or, au moment où M. Helbig s'avouait vaincu et se ralliait aux théories de Reichel [1], voici que le vase conique en stéatite de Phaestos nous fournit un casque minoen très voisin du casque corinthien ancien. Les découvertes de Crète mettent singulièrement à l'épreuve la sagacité des archéologues.

De leur parenté avec le vase en stéatite de Phaestos, on concluera que

---

serpents enlacent son corps. Cette remarque de M. Thiersch écarte en même temps le rapprochement fait par MM. Furtwaengler et Collignon avec le type des pleureuses. Sur la valeur religieuse de ces représentations voir ci-après, p. 19-20.

[1] REICHEL. — *Ueber homerische Waffen*, 2e édit., p. 102 et s., avait fait admettre par tout le monde (S. Reinsch, *L'Anthropologie*, 1896, p. 274 et s.; Helbig, *Sur les attributs des Saliens*, p. 29) : 1° Que le casque mycénien n'était pas en métal, mais en cuir couvert de plaques métalliques; 2° qu'il formait bonnet et ne couvrait pas la figure comme le casque corinthien.

les fameux gobelets en or de Vaphio ne sont pas de beaucoup postérieurs et qu'ils peuvent avoir été fabriqués en Crète. Les fresques du palais de Haghia Triada sont de brillantes enluminures d'un dessin habile.

L'épée de bronze est entrée en usage. Sur un des vases en stéatite de Haghia Triada, on voit un jeune chef appuyé sur un long sceptre et devant lui un officier tenant l'épée — au port d'arme. Le niveau corespondant du palais de Cnosse a fourni un lot de vases en bronze artistiquement travaillés au repoussé.

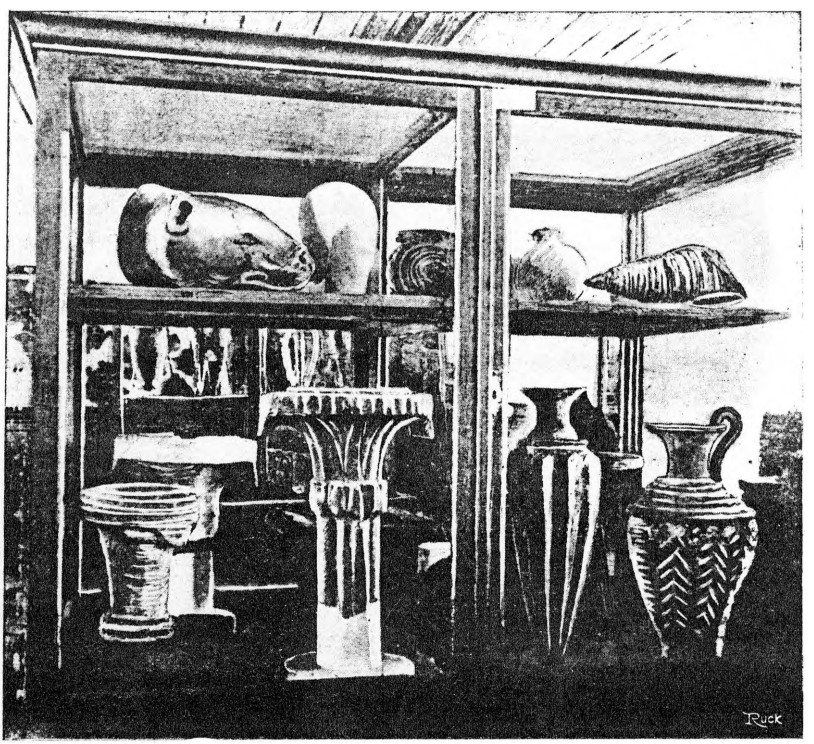

Fig. 5. — Objets provenant des fouilles de Cnosse. Musée de Candie.

L'écriture hiéroglyphique est définitivement remplacée par l'écriture linéaire dite de la classe A et qui se distingue de la classe B en ce qu'elle contient encore quelques signes hiéroglyphiques. On a trouvé des tablettes couvertes de cette écriture à Haghia Triada, à Gournia, à Palaekastro. On saisit donc sur place l'évolution de l'écriture minoenne. Dès l'instant qu'elle devient une écriture linéaire, elle ressemble à d'autres systèmes linéaires ; mais ce serait un anachronisme violent que de comparer l'écriture linéaire crétoise contemporaine de la XVIIIe dynastie égyptienne avec l'écriture des vases archaïques d'Abydos et de Negadah antérieurs aux premières

dynasties memphites ou encore avec l'écriture préhistorique de nos régions signalée par M. Piette [1].

Près de Palaekastro, à Zakro, on a recueilli de cette époque un lot important d'empreintes sur argile aux types fantastiques. On peut suivre la transformation de ces représentations et, à travers la fantaisie du graveur qui assemble des têtes d'animaux à des corps humains ou donne des mamelles à des oiseaux portant des jupes, on pressent un *folk-lore* très riche dont il ne nous a été conservé que des lambeaux comme la légende du Minotaure. On constate, en tout cas, l'idée de communauté de nature entre hommes et animaux, qui est à la base des croyances primitives et populaires.

Le MINOEN RÉCENT II est caractérisé par un remaniement des seconds palais de Cnosse et de Phaestos. Des synchronismes très nets ont été établis entre la civilisation crétoise de cette époque et la civilisation égyptienne de la XVIIIe dynastie. Ainsi, dans le tombeau de Rekhmara, grand

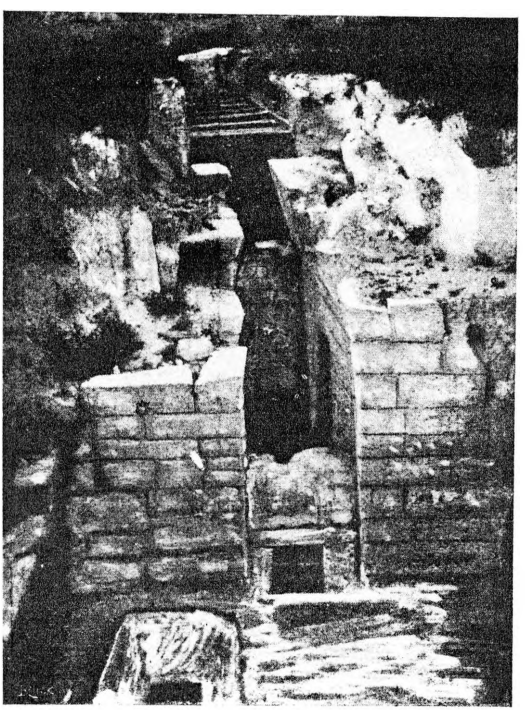

Fig. 6. — Tombe royale près Cnosse.

[1] PIETTE. — *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, série IV, t. VIII, p. 248 et *L'Anthropologie*, 1905, p. 1-11.

vizir de la XVIIIe dynastie, sont peintes des fresques figurant des Keftiou apportant les présents des îles. On y reconnaît la vaisselle minoenne.

Au nord de Cnosse, M. Evans a découvert un cimetière minoen au lieu dit Zafer Papoura. Une centaine de tombes ont été ouvertes en 1904. A deux milles au nord de ce cimetière, le savant explorateur a déblayé une tombe royale avec dromos. Malheureusement la fosse qui contenait le cadavre avait été violée dans l'antiquité. Une longue épingle d'or, des fragments de deux vases d'argent et un grand miroir de bronze témoignent cependant de la richesse de cette sépulture. On a relevé aussi des empreintes de cachets sur argile donnant probablement le sceau royal, un vase de porphyre, de nombreux *alabastra* importés d'Égypte, des perles de lapis-lazuli, etc... [1]. La forme du mausolée avec sa chambre carrée est remarquable; mais le plan carré, du moins pour les chambres secondaires des sépultures, n'est pas inconnu. Notre figure 6 donne une vue de cette tombe royale et particulièrement du dromos. Le corps était déposé dans une fosse qu'on aperçoit en partie en avant et à gauche.

Dans le second palais remanié de Cnosse, on a trouvé de grands et beaux vases en terre cuite au décor déjà stylisé que M. Evans désigne sous le nom de *style du palais* (Palace style) parce que les mêmes éléments du décor se retrouvent sur les fresques qui décorent les murs du palais. La plupart des fresques découvertes à Cnosse appartiennent à cette époque. Les sujets sont très variés : défilés de personnages, scènes animées dans une foule, sous des arbres ou autour des palais, courses de taureaux, animaux divers, entr'autres une fresque de dauphins et de dorades (*fig.* 7) fortement restaurée. A signaler encore de grands dépôts de tablettes en argile portant l'écriture linéaire (*Fig. 10*) dite de la classe B.

Au second palais remanié de Cnosse appartient dans la région des magasins un appartement avec cuisine dont la pièce principale est dite salle du trône (*Fig.* 8). Recevant le jour par en haut, elle est munie de bancs le long des murs et, entre ces bancs, se dresse un siège à dossier en gypse. La forme *ogivale* du dossier a beaucoup surpris. Cependant une forme analogue s'était déjà rencontrée dans une statuette (harpiste assis) de Kéros dans les Cyclades [1]. Pour une salle du trône cette pièce est vraiment trop exiguë. Nous devons considérer plutôt l'ensemble comme l'appartement du grand intendant du palais situé à proximité des magasins.

A la fin de cette période les palais de Cnosse et de Phaestos sont définitivement détruits par un incendie d'autant plus violent que les parties

---

[1] EVANS. — *British School Annual*, t. X, p. 5. L'ensemble doit faire l'objet d'une publication spéciale de M. Evans, *The Minoan Tombs of Knossos*.

[2] Le siège de la figurine de Kéros est du type en X que bien des civilisations ont naturellement imaginé. Il n'y a donc pas lieu de conclure avec M. Blinkenberg, *Mém. des antiquaires du Nord*, 1896, p. 20, à un rapport entre la statuette du harpiste assis de Kéros et les statues de Goudéa. Si l'on voulait chercher des analogues au décor du siège de Cnosse dit trône, on les trouverait en Égypte sur certains escabeaux; cf. Spiegelberg, *Gesch. der ägyptischen Kunst*, p. 11, fig. 15.

supérieures de ces édifices étaient construites en bois. La catastrophe qui s'abattit alors sur la Crète a définitivement brisé sa puissance.

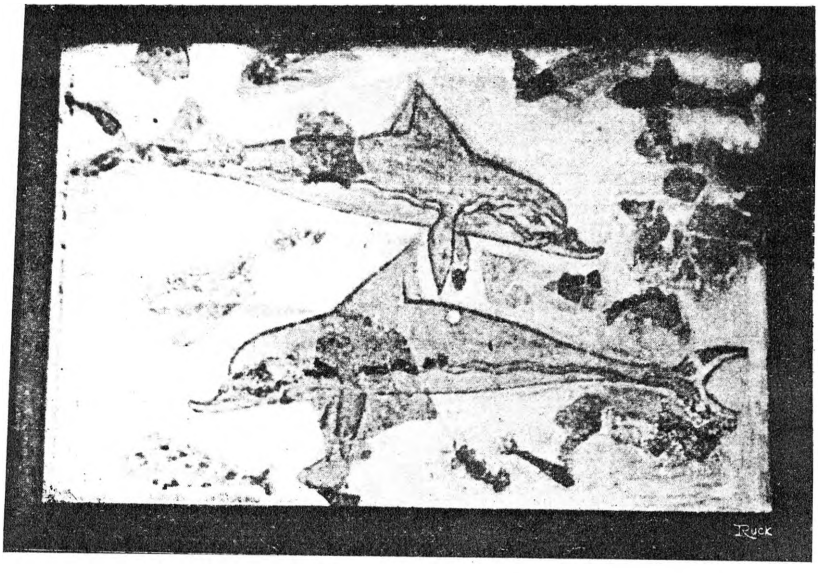

Fig. 7. — Fresque du palais de Cnosse.

La deuxième ville de Phylacopi (Milo) a prospéré pendant le Minoen moyen et le commencement du Minoen récent. Les vases de Kamarès et les vases en stéatite originaires de Crète trouvés dans la deuxième ville de Phylacopi comme, d'autre part, les vases fabriqués à Milo trouvés dans le palais de Cnosse, attestent des échanges actifs. Les ruines préhelléniques de Théra (Santorin) ont été recouvertes par le tuf ponceux vers le début du Minoen récent.

M. Evans attribue au Minoen récent II les tombes à fosse de l'Acropole de Mycènes. Cette date est sans doute un peu basse, mieux vaut classer ces antiquités à l'époque précédente.

Avec le MINOEN RÉCENT III, l'hégémonie passe sur le continent. Cette période est le mycénien proprement dit. Dans la troisième ville de Phylacopi qui date de ce temps, l'influence crétoise est remplacée par l'influence continentale; ainsi le palais est du type mycénien continental.

La décadence de la puissance crétoise est soulignée par une réoccupation partielle du palais de Cnosse à la fin du Minoen récent III. La petite chapelle du palais de Cnosse et celle de Gournia avec leurs figurines datent de ce temps. Également un curieux groupe en terre cuite de Palaekastro composé de femmes paraissant danser une ronde autour d'une joueuse de lyre. Nous reproduisons (*Fig. 9*) cette dernière car on l'a publiée à

tort comme une déesse aux serpents [1]. La lyre est du type qu'on voit, par exemple, sur les sarcophages peints de Haghia Triada.

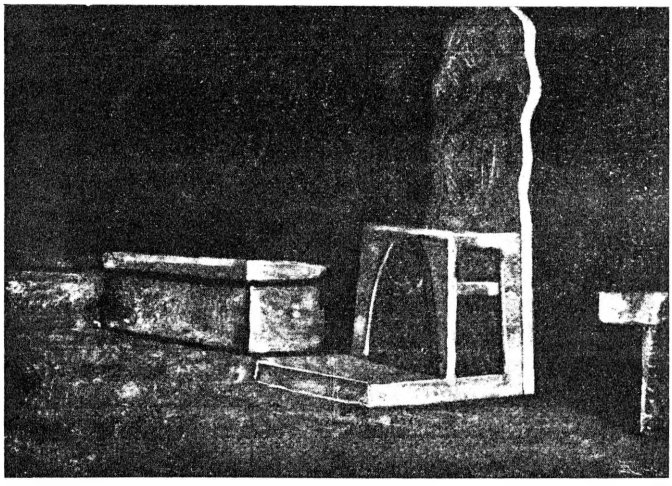

Fig. 8. — Salle dite du trône. Palais de Cnosse.

Au XIe siècle avant notre ère, l'invasion dorienne, apportant l'industrie du fer, anéantit sur le continent et en Crète la civilisation de l'âge du bronze qui avait jeté un tel éclat pendant le second millénaire. Dorénavant, les ruines du palais de Cnosse resteront hantées par la légende du Minotaure et du Labyrinthe. Ce dernier mot remonte à l'époque de Minos puisque, *labrys* signifiant bipenne dans les dialectes égéens, ce terme de labyrinthe paraît avoir désigné le « palais de la bipenne ».

Avec le fer, la fibule devient d'usage courant, l'incinération remplace l'inhumation, l'art perd ses traditions et la céramique revient au décor géométrique. Cette décadence laissera le champ libre à une forte influence orientale.

Des sondages effectués dans la cour ouest du palais de Cnosse a permis à M. Evans de fixer, dans cette région, la hauteur des diverses couches [2]. Nous donnons ses mesures dans le tableau suivant.

NÉOLITHIQUE, 6m43.

MINOEN ANCIEN = 1m33. { I. 0m33. Enéolithique.
II. 0m56. IVe dynastie égyptienne.
III. 0m44.

---

[1] *British School Annual*, X, p. 217 et suiv.
[2] EVANS. — *British School Annual*, X, p. 19.

MINOEN MOYEN = 1m50.	I. (Manque en ce point). II. 0m50. Premiers palais de Cnosse et de Phaestos. XIIe dynastie égyptienne. III. 1 m. Seconds palais de Cnosse et de Phaestos. XIIIe dynastie égyptienne.
MINOEN RÉCENT = 2m50.	I. Haghia Triada. II. Remaniement des seconds palais de Cnosse et de Phaestos. XVIIIe dynastie égyptienne. III. Mycénien. XVIII-XIXe dynastie égyptienne.

* * *

Ces découvertes étendent et dépassent celles de Schliemann ; elles renouvellent toutes nos connaissances sur les anciennes civilisations du bassin de la Méditerranée.

Parmi les faits nouveaux, le plus inattendu, le plus important, est l'usage très répandu d'une écriture dont on avait relevé quelques indices à Troie sur les fusaïoles, à Mycènes sur des vases, à Théra sur un bloc de lave. La sagacité de M. Evans avait formellement reconnu cette écriture sur les pierres gravées avant que des milliers de tablettes inscrites aient obligé à renoncer définitivement au dogme d'une civilisation préhellénique muette. Les textes attendent le déchiffrement, mais M. Evans a reconnu que la numération était décimale. Et déjà, les théories admises sur l'invention et la diffusion de l'alphabet sont battues en brèche de toutes parts.

En deux mots, voici où en est la question de l'alphabet.

On s'accordait à dériver l'alphabet phénicien, et par suite tous les alphabets connus, de l'écriture égyptienne. Cependant, les rapprochements établis sont devenus de moins en moins probants à mesure qu'on a connu des formes plus anciennes des lettres phéniciennes. Pour un grand nombre de lettres l'écart avec le prototype est tel qu'on est obligé de renoncer à établir une filiation. On a donc proposé (J. Halévy, Lidz-barski) d'admettre que les Phéniciens auraient emprunté quelques lettres et qu'ils auraient inventé eux-mêmes les autres. Cette invention acceptable pour un très petit nombre de lettres c'est-à-dire, pour des lettres complémentaires, ne l'est pas pour le grand nombre qu'on suppose. Car la difficulté de l'invention de l'alphabet ne réside pas dans l'invention de signes, mais dans la décomposition de la parole en consonnes et en voyelles, dans la perception des sons simples. Certains peuples, comme les Chinois, n'en ont même pas eu conscience. D'autres, comme les Égyptiens, avaient imaginé des signes alphabétiques à côté des signes syllabiques. C'est certainement d'un de ces derniers systèmes, par élimination des signes syllabiques,

Fig. 9. — Terre cuite de Palaekastro (Crète orientale).

que l'alphabet a été tiré. L'invention de but en blanc est inadmissible.

Est-ce de l'écriture égyptienne qu'ont été extraits les signes alphabétiques ? Les comparaisons tentées ne sont pas favorables à cette hypothèse. Aussi M. Evans et à sa suite M. Salomon Reinach, pensent que les caractères alphabétiques dérivent plutôt de l'écriture égéenne ou crétoise. Les Philistins en émigrant de la mer Égée en Syrie l'auraient apportée avec eux et, à leur contact, les Phéniciens auraient procédé au travail éliminatoire d'où est sorti l'alphabet. Ici, la comparaison de l'alphabet phénicien le plus ancien avec les caractères de l'écriture linéaire crétoise, est favorable à l'hypothèse. Mais la démonstration ne pourra être établie que le jour où l'on connaîtra la valeur des signes du linéaire crétois.

Toutefois, si la question d'origine reste en suspens, nous possédons des documents suffisants pour, dans bien des cas, résoudre la question de diffusion, ce qui nous ramènera indirectement à la question d'origine.

Ayant eu l'occasion d'étudier l'origine des alphabets de l'Arabie méridionale (alphabet dit minéen, sabéen ou himyarite), j'ai été amené à conclure que l'alphabet sabéen ne pouvait être dérivé de l'alphabet phénicien tandis que, d'autre part, il présentait avec certains alphabets grecs archaïques des affinités si étroites qu'un emprunt entre ces deux termes s'imposait [1].

En l'état de nos connaissances et sous réserve de nouvelles découvertes, il paraît très vraisemblable que l'alphabet sabéen a été tiré dès le IXe siècle avant notre ère d'un alphabet grec archaïque. Dans ces conditions, on peut se demander si l'alphabet type ne serait pas plutôt de l'invention des Grecs. Ils l'auraient extrait du linéaire crétois avec des variantes soit phonétiques soit purement graphiques qui expliqueraient la multiplicité des alphabets grecs archaïques [2].

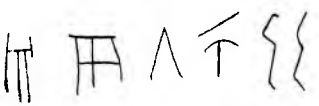

Fig. 10. — Inscription du type linéaire B sur un pithos de Phaestos.

* * *

Cette substitution de l'activité crétoise à l'activité phénicienne, à une haute époque, doit se poursuivre sur d'autres terrains. On ne peut plus admettre aujourd'hui que la civilisation mycénienne, ni celle de la Crète (minoenne), ni celle des Cyclades (égéenne) soient d'origine phénicienne. Le rôle des Phéniciens et des Cariens dans la mer Égée est postérieur à l'invasion dorienne. Bien avant l'apparition des Phéniciens dans les Cyclades, ces îles ont été dominées par la Crète et il faut accepter les traditions grecques qui reconnaissent un souvenir de la thalassocratie de

[1] Nous développerons ces conclusions dans une étude intitulée : *La pénétration des éléments arabes en Syrie avant l'Islam.*

[2] Voir *Journal Asiatique*, 1905, I, p. 357-361.

Minos dans le terme de Minoa appliqué, par exemple, à Amorgos, à Paros, à Siphnos et même à la ville philistine de Gaza.

Puisque ni les Phéniciens ni les Cariens n'ont été les initiateurs de la civilisation crétoise, quel est le peuple qui a stimulé chez les néolithiques de Crète le goût des arts? Nous avons vu que l'influence égyptienne s'est fait fortement sentir dans l'île dès une haute époque. Il n'est pas douteux qu'elle a déterminé le prodigieux essor révélé depuis peu.

Il est important, à ce point de vue, d'établir que la marine égyptienne a sillonné de bone heure la Méditerranée et que la marine égéenne a été construite sur le modèle des navires de course égyptiens [1].

Mais, si les Crétois primitifs ont emprunté à l'Égypte la technique de la peinture à fresque [2], l'art de la faïence, nombre de motifs décoratifs [3], etc., leur activité propre a été telle qu'on doit leur attribuer une grande part d'invention.

Il est remarquable que les palais de Cnosse et de Phaestos soient d'un type local sans aucune imitation directe des monuments égyptiens ou mésopotamiens. Le type crétois du mégaron avec supports dans l'axe du bâtiment et une profondeur moindre que la largeur, n'est pas sans relation avec le mégaron continental tel qu'il apparaît dès la deuxième ville de Troie ni avec certains édifices de la sixième ville (Troie homérique), mais la formule définitive a été élaborée en Crète. Ainsi s'affirme la communauté de civilisation dans le bassin de la mer Égée [4].

La position géographique des Égéens devait les soumettre non seulement à des influences diverses, mais aussi à des apports de population extrêmement variés. A l'époque classique, la Crète passait pour être divisée en un très grand nombre de peuples parlant des dialectes différents. Trois inscriptions de l'époque classique, en caractères grecs, trouvés dans l'est de la Crète, la région des Étéocrétois ou vrais Crétois, se rapportent à un dialecte inconnu et n'ont pu être déchiffrées. On doit donc prendre garde que, sous l'unité de civilisation que nous constatons en Crète et dans les Cyclades, se cache, dès l'époque minoenne, une grande diversité de groupes ethniques. Toutefois, l'élément dominant ou dominateur, l'élément achéen, est à rattacher aux Indo-Européens.

* * *

Les inestimables documents religieux fournis par les fouilles de Crète u vrent un chapitre nouveau de l'histoire des religions ; ils replacent la

---

[1] *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1906.

[2] Notamment la convention de peindre en blanc le corps des femmes et en rouge le corps des hommes.

[3] Cf. le sphinx, imitation crétoise d'un modèle égyptien, trouvé dans une sépulture de Haghia Triada, Paribeni, *Monum. ant. dei Lincei*, XIV, 2, p 749 et s., fig. 44 et 45.

[4] *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1905, p. 51 et s. Noter dès la deuxième ville de Troie la division en appartement des hommes et appartement des femmes.

mythologie crétoise dans la réalité d'où les conteurs l'avaient tirée. Légendes et monuments s'éclairent mutuellement.

Les Minoens n'ont pas connu le temple. Les fouilles de Phaestos ont dégagé le sanctuaire qui a servi au premier palais (Minoen moyen II) contemporain de la XIIe dynastie égyptienne. Il se composait de trois petites pièces contiguës [1]. Dans l'une on a trouvé une fosse à sacrifices et l'emplacement du foyer. La pièce la plus reculée (3 m. 65 × 2 m. 60), qui fut plus tard recouverte par la terrasse du second palais, constituait la chapelle. Des bancs de pierres très bas s'appuient contre trois des murs. Une table à libation en terre brune fichée dans le sol occupait le centre de la chapelle. Cette table à libation offre un creux vers le milieu; deux des bords sont décorés de spirales doubles, les deux autres moitié de spirales, moitié de taureaux. Le palais de Phaestos avait déjà fourni une table à libation en terre cuite des plus curieuses avec spirales doubles et au centre une série de vases tenant à même à la table. D'autres tables à libation ont été trouvées en Crète, notamment dans la grotte du Dicté.

Ce sanctuaire du premier palais de Phaestos ne contenait aucun vestige mycénien, toute la céramique peinte était du type de Kamarès. Signalons encore un de ces grands coquillages qui figurent dans les sanctuaires crétois et qu'on déposait également dans les tombes, une empreinte de cachet rappelant les cachets égyptiens de la XIIe dynastie, diverses coupes en pierre.

Les ruines de Gournia et celles du palais de Cnosse ont également fourni de petites chapelles, mais d'une époque moins ancienne. On a trouvé en place sur un autel en forme de banquette les idoles, les figures votives et les attributs divins : cornes de consécration et hache double. Devant l'autel étaient placés un trépied bas et des vases divers.

Les cornes de consécration, l'ustensile sacré le plus répandu du culte minoen, sont le symbole du dieu-taureau. On s'explique dès lors l'importance du taureau de Crète dans la mythologie grecque. Le caractère divin de cet animal est nettement marqué dans les légendes d'Europe [2] et de Pasiphaé, variantes d'un même mythe crétois. Souvent la bipenne, autre symbole du grand dieu crétois, est associée aux cornes de consécration ; elle est plantée entre les deux cornes.

Il se peut que cet attribut de la hache double ait contribué à faire identifier, par un groupe italique, le Zeus crétois de Phaestos avec Vulcain [3].

---

[1] PERNIER. — *Monumenti ant. dei Lincei*, XIV, 2, p. 406 et s.

[2] Dans nos *Notes de Mythologie syrienne*, p. 87-88, nous avons essayé de montrer que le mythe d'Europe ne pouvait être un mythe phénicien. Le caractère crétois est assuré par le parallèle de Pasiphaé.

[3] A Phaestos le dieu porte l'épithète de Ϝελχάνος = étrusque *Velkanu* = *Volcanus*. Quant à l'élément italique il paraît attesté par les trois textes indéchiffrés de la région de Praesos (Étéocrétois). Dans son étude *Sur les attributs des Saliens*, M. HELBIG a appelé l'attention sur les rapports entre la civilisation minoenne et l'ancienne civilisation italique.

Un autre attribut ou symbole du Dieu est le bouclier dit, à cause de ses échancrures, le bouclier en 8. Sur une bague d'or de Mycènes (*Fig. 11*), le dieu est représenté de telle sorte que son corps disparaît derrière le bouclier. On s'explique le nombre de boucliers votifs, particulièrement en ivoire, qui ont été trouvés dans les fouilles. La bague de Mycènes représente le dieu armé (Cf. *Zeus oplosmios*) que les Curètes miment dans leur danse.

Fig. 11. — Bague en or de Mycènes, agrandie au double.

Quand on eut perdu le sens rituel de cette danse, on prétendit que les Curètes avaient voulu étouffer, par le bruit de leurs armes entre-choquées, les vagissements de Zeus nouveau-né. Au-dessous du registre céleste — où figurent le dieu armé, son symbole la double hache [1], le croissant lunaire, le soleil ou une étoile et la voie lactée, — se place le registre terrestre. On a voulu reconnaitre une déesse dans la femme assise à l'ombre de l'arbre sacré, c'est plutôt une prêtresse du dieu qui reçoit les offrandes, fleurs et fruits.

Le Zeus crétois ou Zeus Krétagénès a conservé dans la mythologie grecque des traits particuliers. Les légendes crétoises exaltent non sans raison son enfance et sa jeunesse, car le Zeus crétois n'est pas l'auguste maître de l'Olympe, mais un dieu jeune et imberbe. C'est un dieu céleste. Sur une gemme mycénienne, il se révèle dans une apparition céleste à une adorante, qui fait le geste d'adoration. Sa naissance dans une caverne est analogue à celle d'autres dieux lumineux, tel Apollon. A Gortyne, il porte l'épithète d'Astérios qui se rapporte à sa nature céleste et il est clair que le roi Astérion, qui dans le mythe d'Europe devient l'époux de la déesse, n'est qu'une forme anthropomorphe du dieu-taureau.

---

[1] On a prétendu que la double hache pouvait représenter aussi la déesse; nous ne le pensons pas. Les femmes des moules de Palaekastro (Karo, *Archiv für Religionwissenschaft*, 1904, p. 146, fig. 27-39) dont l'une brandit des bipennes et l'autre des fleurs ou pavots tout comme ici, sont simplement des prêtresses du dieu et non des déesses. Voir *Revue de l'histoire des Religions*, 1905, I, p. 26-27 (p. 4-5 du tirage à part).

Dans les récits de l'époque grecque Minos a souvent pris la place du dieu; il en est plus spécialement la manifestation anthropomorphe. Par exemple, dans ses rapports avec Britomartis dont Procris n'est qu'une hypostase.

Le dieu céleste dispense la pluie, donc la fertilité et la fécondité. C'est là le sens primitif de toutes les légendes amoureuses soit du dieu-taureau, soit de Minos considéré comme hypostase du dieu. Naturellement, à mesure que l'esprit grec tendra vers une forme divine supérieure, ces légendes paraîtront vides de sens et, avec la complicité des conteurs, elles tourneront à l'aventure scandaleuse.

D'autre part, le Zeus crétois est, en quelque sorte, un dieu de la végétation. Vénéré sous la forme de bétyles, de cornes de consécration, de doubles haches, de boucliers en 8, il avait aussi ses arbres sacrés; tout comme à Dodone, le Zeus époux de Dioné rendait des oracles par l'intermédiaire d'un chêne sacré. Le Zeus crétois est un dieu qui naît et qui meurt, ce qui caractérise généralement les dieux agraires. Il naît de la Terre-mère dans une caverne, il est confié aux mains des nymphes, des cérémonies rituelles sont pratiquées par les Curètes sans doute pour aider la renaissance annuelle de la nature. Par contre, on montrait sur le mont Iouktas, au sud de Cnosse, la tombe de Zeus.

On s'explique ainsi que les monnaies de Phaestos représentent le dieu, au corps juvénile et à la face imberbe, assis sur un tronc d'arbre, entouré de buissons et de plantes tandis qu'au revers est figuré le taureau.

Il ne faut pas oublier un détail de la monnaie de Phaestos : le jeune dieu porte un coq sur les genoux. Dans le culte minoen, un oiseau — colombe noire suivant les uns, corbeau ou aigle suivant d'autres, — est en relation avec le dieu. Notamment sur le sarcophage peint d'Haghia Triada, dont nous parlons plus loin, l'oiseau est posé sur la double hache. Il est possible que l'oiseau attribut ait différé suivant les régions. Car, si nous ne pouvons retenir que les caractères généraux du dieu, il ne faut pas perdre de vue l'existence de variétés locales.

La déesse est de définition moins aisée. A la vérité, on peut discerner deux déesses dont la seconde n'est qu'un reflet de la première et finit par se confondre avec elle. Les légendes mentionnent Rhéa. Elle est la Μήτηρ ὀρείη crétoise désignée sous le nom de ἡ Ἰδαία, la déesse de l'Ida, ou de Δίκτυννα, la déesse du Dicté [1]. C'est la Terre-mère, la Déméter. Une gemme la montre debout sur la montagne, entre deux lions affrontés, tandis qu'un fidèle placé plus bas fait le geste d'adoration. On peut donc lui attribuer toutes les figures de femmes entre deux lions affrontés. Parfois la déesse est remplacée par un autel entre les lions, c'est le motif sculpté en bas relief au-dessus de la porte aux lions de Mycènes.

La Terre-mère est la mère des animaux comme des humains. Tous les

---

[1] Cette explication de Dictynna est de Wernicke, dans Pauly-Wissowa, *Real Encyclopedie*, II, p. 1354, qui conjecture que dans l'égéen primitif la racine δικτ avait le sens de montagne.

animaux lui sont consacrés, particulièrement les lions, mais aussi la colombe qui pose sur la tête d'une idole levant les bras en signe de bénédiction (chapelle de Cnosse)[1].

Le serpent, animal chtonien par excellence, est en relation intime avec la déesse. A Gournia, une chapelle a fourni une idole de la déesse identique à celle de la chapelle de Cnosse, à ce détail près que la colombe manque, mais que des serpents enlacent son buste et ses bras. Auprès d'elle étaient rangés des vases autour desquels rampaient des serpents. Prinias, entre Phanstos et Cnosse, a fourni des idoles et des vases identiques[2].

De même que le dieu était conçu sous la forme d'un homme ou d'un taureau, la déesse apparaissait comme femme ou comme serpent. Il est tentant de reconnaître, dans les charmeuses de serpent signalées plus haut[3], des femmes ou des prêtresses accomplissant un rite religieux. Pour poursuivre la comparaison avec le dieu, nous aurions là un exercice semblable aux courses de taureau qui, primitivement du moins, ont dû constituer de véritables cérémonies religieuses[4].

Il vint un temps où ces figures de déesse et de femmes aux serpents ne furent plus comprises. Elles provoquèrent alors la légende d'après laquelle Minos, tenant ici la place du dieu, n'avait pu engendrer, du fait des sortilèges de Pasiphaé, que des reptiles, des vipères.

Il semble qu'à côté de Rhéa, de la Μήτηρ ὀρείη, se place une déesse jeune qui s'unit au dieu. Telle Coré (Proserpine) auprès de Déméter (Cérès). Toutefois, cette déesse jeune ne devait pas différer essentiellement de la grande déesse puisque les Grecs de l'époque classique les ont confondues. La déesse jeune est Britomartis (la douce ou la bonne vierge) identifiée à Artémis et que poursuit Minos; elle est Europe qu'enlève le taureau divin ou encore Pasiphaé qui se donne à lui. La légende de Britomartis a été dénaturée par l'identification tardive de cette déesse avec Dictynna.

---

[1] Voir *Revue de l'Hist. des Religions*, 1905, I, p. 20-21, *fig.4* et *5*.

[2] Les vases sont des ustensiles du culte comme le prouvent les cornes de consécration que portent les vases de Gournia. Mais les terres cuites aux bras levés représentent bien la déesse. Les objections formulées par H. Thiersch dans *Ægina, Heiligtum der Aphaia*, p. 371 et par Paribeni, *Monumenti antichi dei Lincei*, XIV, 2, p. 741 et s., ne sont pas décisives. Le geste de lever les deux bras est bien, à cette haute époque, un geste de la divinité; Cf. *Rev. Hist. des Religions*, 1905, I, p. 44 (p. 22 du tir. à part). D'autres terres cuites assez voisines, du moins comme facture, mais ne levant pas les bras représentent des adorantes ou des déesses. On peut s'assurer au Musée de Candie que la base cylindrique constituant le corps au-dessous de la taille s'inspire des robes en cloche. Une statuette de Haghia Triada porte sur sa robe une décoration en cônes qui, à première vue, pourraient être pris pour des mamelles; Cf. *Monum. ant. dei Lincei*, XIV, 2, p. 725, fig. 24. Notons encore que l'idole de la chapelle de Cnosse (Cf. *Revue Hist. des Rel.*, 1905, I, p. 20, fig. 4 b) n'a pas comme on l'a dit une main ouverte et l'autre fermée; toutes deux sont ouvertes, la gauche se présentant de profil.

[3] Cf. p. 6.

[4] S. REINACH. — L'*Anthropologie*, 1904, p. 270-273.

Une représentation parallèle à celle du Zeus crétois est fournie par le Dionysos crétois ou Dionysos-Zagrens. Plus tard, on racontera que ce dernier est né de l'union de Zeus avec Déméter ou encore avec Coré. Cette parenté trahit simplement une ressemblance. Le taureau est une des formes de Dionysos aussi bien que du Zeus crétois. Le couple Dionysos-Ariane équivaut au couple Zeus-Britomartis.

Pour les Orphiques, Dionysos symbolisait l'âme universelle; c'était un développement de la conception de Dionysos en tant qu'esprit de la végétation, dieu agraire. On peut se demander si les cultes bacchiques ne remontent pas à l'époque minoenne, notamment le sacrifice du taureau divinisé dont les initiés mangeaient la viande crue (omophagie) pour communier dans le corps du dieu, les sarabandes extatiques qui résultaient de cette possession du fidèle par le dieu, les déguisements ou mascarades religieuses. On expliquerait ainsi bien des scènes figurées sur les fresques ou les pierres gravées.

Nous avons signalé les principaux objets de culte découverts dans les fouilles. Il n'y a pas lieu de ranger dans cette catégorie les piliers découverts dans le palais de Cnosse bien qu'ils portent le signe de la double

Fig. 12. — Trois cachets en stéatite provenant de Crète.

hache. J'ai essayé de montrer ailleurs que la colonne figurée entre les lions sur la porte aux lions de Mycènes, de même que les piliers de Cnosse, n'avait aucune valeur religieuse[1]. En visitant les ruines du palais de Minos, j'ai pu constater que les marques gravées sur les blocs de gypse se répètent dans le sens de la hauteur. On a ainsi marqué naturellement d'un même repère les blocs qui constituent les fameux piliers. De plus, pour éviter qu'on n'engageât ces blocs dans un mur, pour indiquer aux maçons que toutes les faces devaient être libres, on a repété le repère sur toutes ces faces.

Au point de vue religieux, les gemmes mycéniennes nous offrent de précieuses scènes religieuses, malheureusement assez difficiles à interpréter. Nous en avons déjà fait usage. Nous reproduisons trois cachets en

[1] *Revue de l'Histoire des Religions*, 1905. I, p. 32 et suiv. (p. 10 et suiv. du tir. à part.)

stéatite en notre possession. Sur l'un on voit un poulpe, sur l'autre probablement des signes d'écriture dont un bouclier en 8. Enfin le troisième montre une femme devant un autel avec corne de consécration. Au-dessous de l'autel le croissant lunaire, au dessus un rameau sacré[1].

Signalons encore un petit monument trouvé dans une tombe à Haghia Triada; une curieuse amulette en or ayant une forme de cœur et portant en relief : une main, un scorpion, un serpent, un scarabée et une spirale ou serpent enroulé [2]. On sait que ces mêmes symboles se retrouvent beaucoup plus tard sur les mains panthées.

Les lieux de culte les plus anciens et les plus vénérés étaient les cavernes (antre de Zeus sur l'Ida, grottes de Kamarès et du Dicté) dont quelques-unes conservèrent leur vogue jusqu'au triomphe du christianisme. Les fouilles pratiquées en ces points ont le mieux établi le lien qui rattache les légendes crétoises à l'époque minoenne.

D'autres sanctuaires, figurés sur les gemmes, étaient constitués par de petits enclos entourés d'un mur bas. C'est la disposition qu'on trouve à Mycènes autour des tombes de l'Acropole[3]. Le rapprochement est justifié par le fait que le culte des morts paraît en relation étroite avec le culte des dieux — sans vouloir préjuger par là de la question d'origine. Le célèbre sarcophage peint de Haghia Triada confirme ce point de vue. La scène principale représente une scène de sacrifice en l'honneur du mort.

Celui-ci se tient debout dans son linceul, sorte de manteau blanc à franges, devant un édicule qui peut représenter la tombe, mais aussi la demeure terrestre du défunt. Devant le mort se dressent un arbre et un

---

[1] Ce dernier cachet a été publié, mais imparfaitement, par M. Evans, *The Mycenaean Tree and Pillar Cult*, p. 86-87, fig. 59 et reproduit d'après ce dernier par Karo, *Archiv. f. Religionwiss.*, 1904, p. 148, fig. 33. Quand M. Evans en a pris un croquis rapide, ce cachet faisait partie d'un lot d'objets découverts à Ligortyno, et, depuis, entrés au Musée du Louvre par les soins de M. Clermont-Ganneau. Ces objets ont été publiés par Savignoni, *Momumenti antichi dei Lincei*, XIV, 2, p. 658-659. A ce propos, nous indiquerons rapidement les objets crétois conservés au Louvre. Dans la salle des Origines comparées (Céramique, salle A) on étudiera la trouvaille de Lygortyno : vases divers en terre cuite, un coquillage (τρίτων), un vase en forme de tête de taureau, un trépied. A côté de plusieurs cachets en stéatite on verra quelques fragments de grands vases peints (style du palais), plus loin un sarcophage en terre cuite rapporté par M. Clermont-Ganneau. Les terres cuites de Pisesos sont d'époque grecque. Au milieu de l'escalier Daru sont posés de part et d'autre d'un sarcophage étrusque deux pithoi provenant des premières fouilles tentées à Cnosse par Minos Kalokerinos. Dans la salle des peintures antiques (grande vitrine des verres antiques), un fragment de fresque donnera une idée de la merveilleuse figure du musée de Candie surnommée « la Parisienne » ; Cf. Edm. Pottier *Vases antiques du Louvre*, p. 21, pl. 19, A 489, 2-7 et Héron de Villefosse, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1905, p. 147-151. Enfin, signalons au Cabinet des médailles quelques belles pierres gravées provenant de Crète dans la vitrine Pauvert de la Chapelle n° 1-6 et peut-être n° 72; cf. le catalogue de M. Babilon.

[2] PARIBENI. — *Monum. ant.*, XIV, 2, p. 736 et suiv.

[3] Cf. *Rev. hist. des Religions*, 1905, I, p. 28 et suiv. (p. 6 et suiv. du tir. à part).

petit autel. Trois hommes apportent, l'un une sorte de grande corne, les autres de jeunes veaux passés sous le bras. L'autre moitié de la même face figure une libation : deux poteaux peints en vert sont fichés sur des bases en pierre peintes en rouge et blanc. Des bases semblables avaient été trouvées dans les fouilles sans qu'on pût jusqu'ici déterminer leur usage. Ces poteaux portent chacun à leur sommet une double hache sur laquelle pose un oiseau. Entre les deux poteaux en bois est un baquet, dans lequel une femme verse le liquide d'un vase. Derrière, se tient une femme coiffée d'un chapeau avec touffe semblable à celui que portent certains sphinx mycéniens. Cette femme soutient au bout d'une barre de bois deux vases semblables à celui que vide la première femme. Derrière, un homme vêtu en femme joue de la lyre à sept cordes. La face opposée du sarcophage représente le sacrifice d'un taureau. On y voit un édifice surmonté de quatre cornes de consécration, un poteau avec une hache double portant un oiseau, un joueur de double flûte habillé en femme à ce qu'il semble.

Ainsi les symboles usités pour le culte des morts sont les mêmes que dans le culte des dieux. Les découvertes faites par Schliemann dans les tombes de l'Acropole de Mycènes en tirent une signification nouvelle. Les bractées d'or figurant une double hache entre les cornes d'un taureau sont des emblèmes religieux. Les morts étaient enterrés avec leurs vêtements les plus somptueux, leurs bijoux, leur vaisselle d'or, d'argent et de cuivre, dans l'idée qu'ils continuaient à jouir de leurs richesses, avec leurs armes et le diadème pour leur assurer l'usage de leur puissance, avec des images du palais pour leur perpétuer une demeure digne d'eux [1], tandis que les offrandes consenties leur procuraient la nourriture nécessaire.

On a constaté à Milo [2], à Egine et à Cnosse, la pratique d'enterrer les enfants morts en bas-âge dans des jarres et sous le sol des maisons. Les fouilles récentes de Palestine ont révélé le même usage dont on a maint exemple en Egypte. On sait qu'à l'époque classique, en Grèce, les enfants morts à la mamelle n'étaient pas incinérés mais inhumés.

En Crète, le mort était placé accroupi dans les cuves funéraires en terre cuite ou en calcaire (sarcophage peint de Haghia Triada décrit plus haut et un autre exemplaire du même type). Nous avons rencontré, à une haute époque des entassements de cadavres, provenant sans doute d'inhumations secondaires.

* * *

Cette civilisation minoenne et mycénienne fut trop brillante et de durée trop longue pour avoir disparu sans laisser de survivances. Devant l'invasion dorienne elle se replia sur l'Orient où, tout en subissant les

---

[1] *Revue de l'hist. des religions*, 1905, I, p. 30-31 et 42 (p. 8-9 et 20 du tir. à part).
[2] *Excavations at Phylacopi*, p. 15.

influences locales, elle se perpétua longtemps, surtout à Rhodes et à Chypre.

Les archéologues classiques reconnaissent que l'art ionien a des attaches lointaines avec l'art mycénien. D'autre part, ce sous-mycénien oriental s'est propagé vers l'ouest. Il a pénétré au VIIIe siècle en Sicile et, peu après, en Espagne. Le décor en usage dans la céramique ibérique est « la suite abâtardie du mycénien [3] ».

Discussion.

M. TATÉ — Je relève dans la communication de M. Dussaud le mot de murs en « gypse » ou pierre à plâtre.

Je crois que c'est la première fois que l'on signale dans ces monuments antiques « le gypse » employé comme pierre à bâtir, alors que partout on rencontre la pierre à bâtir en carbonate de chaux, grès, granits etc.

J'en ai fait la remarque à M. Dussaud qui me confirme que pour lui aussi c'est le seul exemple qu'il connaisse. Il serait intéressant de le contrôler.

Cet emploi du « gypse », me permet d'émettre une autre opinion concernant la destruction de l'étage supérieur, que l'on suppose avoir été construit en bois.

En effet si toute la construction était en gypse le résultat a pu être le même : car si le feu a pris au plancher de l'étage supérieur le feu a dû cuire le « gypse » et le changer en plâtre, ce qui n'a rien d'excessif comme résultat puisque la deshydratation du gypse ou sa transformation en plâtre s'opère au-dessous de 150° centigrades. On comprendra facilement dans ces conditions l'écrasement et l'écroulement des murs au-dessus du plancher de l'étage ; le vent et les intempéries se sont facilement chargés de disperser ces restes ayant subi l'action du feu.

Je pense qu'il y aurait toujours intérêt à relever la nature des matériaux employés, aussi bien pour la maçonnerie, que pour relier les pierres, comme également les enduire. Comme on le voit ici, on pourrait en tirer quelquefois des déductions permettant des solutions très simples.

MM. DELISLE, HERVÉ, DENIKER et ZABOROWSKI prennent également la parole.

---

[1] EDM. POTTIER. — *Journal des Savants*, 1905, p. 583.